

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre X

Une seule chose nuisait réellement à ma candidature. Par manque de réflexion, par insuffisance de prévision de l'avenir aussi bien à Los Sunchos qu'au début de mon existence citadine, je m'étais montré d'un libéralisme un peu excessif. N'importe qui aurait dit alors que je déjeunais d'un moine et dînais en dévorant un curé ou que peu s'en fallait. En réalité, je ne m'en souciais guère, mais je croyais, que cette attitude me donnait un certain caractère batailleur et indépendant qui modifiait en ma faveur tout ce que ma soumission aux pouvoirs constitués pouvait avoir d'antipathique. De plus, le scepticisme était de mode.

Mais de mon poste élevé, qui m'obligeait à l'observation des faits par des documents réels et positifs, je me doutai dès l'époque de mon duel avec Vinuesa et je pus m'en convaincre ensuite, que je m'étais trompé. Qu'est-ce qui avait rendu possible, par exemple, la tentative révolutionnaire ouverte contre le défunt Gouverneur Camino ? Simplement l'inclination du

clergé pour les rangs de l'opposition, quelques sermons contre les « *infidèles* » qui, menaçant la religion, conduisaient le pays à la ruine. La parole des agitateurs politiques était suspecte dans les campagnes, mais les mêmes idées lancées du haut de la chaire ou colportées de maison en maison par M. le curé, prenaient une résonance et une efficacité extrêmes. L'homme simple, sans être pratiquant, a une vénération superstitieuse pour tout ce qui sort de l'église et le scepticisme de Buenos Aires est plus superficiel et « *de mode* » que réel et profond. Que dire alors des provinces qui ont conservé beaucoup plus le caractère espagnol et où, en ce temps-là, il n'y avait pas de maison qui ne fût remplie de crucifix, de saints et de vierges en plâtre ! Comment avais-je pu me tromper ainsi, négligeant et même m'aliénant de si puissantes volontés ? Il était nécessaire de corriger cela à tout prix, mais avec une habileté suffisante pour que mon attitude, si elle était critiquée, me servît encore plus que si elle passait inaperçue.

Doña Gertrudis Zapata s'était adonnée de plus en plus à la religion, au point d'arriver à un fanatisme féroce.

Elle portait l'habit du Carmel, honorait tous les saints , ne sortait pas des églises, portait de maison en maison l'Enfant-Jésus, en demandant l'aumône pour la fabrique de tel ou tel temple, ornait des autels, visitait les religieuses, faisait des scapulaires. Les mauvaises langues disaient que les vendredis elle mettait des culottes au coq de sa basse-cour et que pendant la Semaine sainte elle l'enfermait dans le jardin. La maison de don Claudio, qui continuait à exercer les fonctions de juge de paix, était toujours pleine de curés et de jeunes prêtres, et les dimanches il y avait un grand déjeuner composé de ragoûts, *chanfaina*⁽¹⁾ et vol-au-vent, auquel assistaient deux ou trois prêtres de distinction, le père prêcheur le plus en vogue, le petit curé influent, les autorités ecclésiastiques, enfin, car l'évêque lui-même avait daigné accepter une ou deux fois l'humble invitation de Madame Gertrude qui, à cette occasion, bouleversa la maison pour faire un menu sardanapalesque. Ainsi la finesse de renard de don Claudio s'équilibrait avec la sainteté de sa femme, et tout allait pour le mieux.

Je leur avais rendu visite de temps

en temps pour entendre, comme on sait, de la bouche de l'auteur lui-même, la narration de quelques-unes des remarquables sentences de Zapata, de façon que, lorsque je me montrai plus assidu, cela n'appela l'attention de personne. J'entamai de cette façon des relations qui, plus tard, me seraient très utiles, avec le bon petit frère Pedro Arosa, mon ancienne connaissance, franciscain joufflu et jovial, qui était alors la «*bouche d'or*» de la province, avec le curé Ferreira, long, maigre, triste et silencieux, et d'autres prêtres de plus ou moins d'importance. Réservé d'abord, je leur montrai le plus grand respect tout en conservant ma dignité, écoutai leurs opinions, les leur demandai parfois, et me permis de les discuter avec la plus grande courtoisie, ayant soin de me donner pour vaincu et convaincu à la fin. Cette tactique me conquit entièrement leur bonne volonté, d'autant plus qu'ils ne voyaient pas ou faisaient semblant de ne pas voir où je voulais en venir. J'avais une force qui pouvait m'être utile et je me mettais dans une situation telle qu'elle pût me servir à un moment donné. D'autres du même parti n'y pensèrent pas, tant pis pour eux !

Dans le cours de mon existence on m'a appelé « *profiteur de circonstances* ». Ce qui est certain, c'est que, d'une part – vous le savez déjà – je ne les dédaignais jamais, et que, d'autre part, je les ai vues parfois venir de très loin, et ne les ai pas négligées. Profiter des circonstances ! Mais savoir conduire sa vie, ce n'est que cela ! Discerner celles qui doivent se produire ! Mais c'est en cela que consiste le talent politique ! Frère Pedro Arosa, le plus intelligent de la réunion, voulut savoir à quoi s'en tenir à mon sujet, et me soumit un jour à un interrogatoire tout en ayant l'air de parler de choses indifférentes.

- *Il y en a beaucoup – me dit-il – qui ne croient pas aveuglément aux saints mystères de notre religion, mais qui n'osent pas non plus les nier et leur rendre le plus profond respect. Ils attendent l'« état de grâce » qui, étant donnée leur situation, ne peut tarder à se produire. Entre temps, ils se sentent malheureux, c'est le mot qui leur convient, parce qu'il leur manque l'ineffable satisfaction de tous les moments que peut seule leur donner la foi.*

Je répondis distraitement que je me

trouvais précisément dans cette situation, que je voulais croire, mais que je ne pouvais pas me libérer de tous mes doutes. Je vénértais l'église, j'en avais donné des preuves, mais il m'était difficile d'admettre tout son credo probablement parce que je ne me trouvais pas dans le susdit « état de grâce ».

- *Pourquoi ne fréquentez-vous pas davantage les sacrements ?* – me demanda franchement le père Arosa.
- *Que voulez-vous dire, mon père ?*
- *Pourquoi ne vous confessez-vous pas et ne communiez-vous pas plus souvent ? Lorsqu'on a un pied en dedans et l'autre en dehors de notre sainte religion, il faut faire un effort. L'état de grâce vient d'en haut, brusquement, comme à saint Paul sur le chemin de Damas, mais il peut également s'obtenir par l'oraison et les pratiques religieuses. La foi, la conviction, s'obtiennent par la volonté de l'évidence, et apportent avec elles d'innombrables satisfactions morales et matérielles. Que gagnez-vous à votre indifférentisme ? Ne pas servir ni Dieu, ni le diable, comme disent les paysans, avec cette différence que celui qui n'est pas pour Dieu est contre lui.*

- *Saintes paroles ! – s'écria Madame Gertrude – C'est avec raison qu'on vous appelle « bouche d'or », mon père ! Le père Marcolin lui-même n'aurait pas mieux parlé. Mais ce Maurice a toujours été un peu hérétique et ne se laissera convaincre que lorsqu'il verra sa dernière heure.*
- *Pourquoi dites-vous cela, madame Gertrude ? J'ai fait comme tout le monde, mais cela ne veut pas dire que je sois un hérétique.*
- *Non. Ce n'est pas le cas – répondit frère Pedro –. L'hérésie est une chose bien distincte comme est distincte l'incrédulité. Nous sommes, devant un exemple achevé d'indifférentisme. Fréquentez les sacrements et cet état maladif de votre âme cédera peu à peu ou rapidement, qui sait, à la céleste médecine.*
- *Je le ferai, mon père, et je veux croire que cette médecine, comme vous l'appellez, m'apportera la paix et la félicité.*
- *Sur la terre comme au ciel, n'en doutez pas, mon fils, Dieu récompense ses serviteurs sans compter, comme un père aimant et généreux.*

Quelques jours plus tard j'allai le voir au couvent, un soir, et me confessai à lui. « *Paris vaut bien une messe* ». D'autre part, la confession ne me répugnait pas, puisque le père Arosa était déjà très au courant de ma vie. En effet, rien de ce que je lui contai ne le surprit, peut-être parce qu'il le savait déjà, peut-être parce que dans sa carrière de confesseur il avait entendu des choses bien plus énormes que mes imprudences. Je craignis un moment qu'il ne m'ordonnât de me marier avec Thérèse, mais il ne le fit pas, convaincu sans doute qu'un mariage sans amour ne serait qu'une fourmilière de péchés mortels. La seule chose qu'il me recommanda fut de fuir les tentations, car l'occasion est l'arme par excellence du démon.

- *Tu dois fréquenter l'église, avoir de pieuses conversations, t'adonner à l'oraison, lire des livres qui élèvent ton esprit. Je ne veux pas te demander d'être un anachorète, ni un mystique, non. Il y a aussi des saints dans la société, et la joie et les plaisirs licites ne portent pas préjudice au bon chrétien. La religion a besoin de serviteurs dans le monde*

*et pas seulement à l'église. Récite le **Confiteor** et va en paix. **Ego te absolvo, in nomine ...***

La nouvelle de ma conversion définitive se divulgua rapidement de sacristie en sacristie, et de couvent en couvent, et ne tarda pas à transpirer jusque dans le public. Bien des libéraux n'y crurent pas et n'y attachèrent aucune importance. Et quand le fait se confirma, tout le monde y était déjà habitué.

Mon terrible ennemi était donc mon allié. Le chemin vers la députation nationale restait donc ouvert et sans obstacles.

Traduction de Georges PILLEMENT

(1) Ragoût de poumons hachés très menus





Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>